

Vue d'ensemble

Number 263, November–December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63372ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Vue d'ensemble]. *Séquences*, (263), 56–59.



5150, rue des Ormes

Dans le but d'explorer sa nouvelle ville, le jeune Yannick Bérubé part en vélo avec son caméscope. Arrivé sur la rue des Ormes, un chat le coupe et, en tentant de l'éviter, il tombe par terre et se blesse. Afin d'appeler un taxi, il se dirige au 5150, juste en face. À l'intérieur, sa curiosité lui fera découvrir un des graves secrets du propriétaire. Or, Jacques Beaulieu, psychopathe manichéen obsédé par le jeu d'échec, ne prendra pas de risque et l'enfermera dans une chambre barricadée en attendant qu'une autre solution se présente. Dans cette inquiétante pièce de la maison des Beaulieu, les souffrances de Yannick Bérubé prennent enfin forme au grand écran. Alors, il lui sera impossible de s'échapper, même lorsqu'il sera libre.

Six ans et demi après l'adaptation cinématographique froide et ordinaire de **Sur le Seuil**, la collaboration entre Éric Tessier et le maître de l'horreur québécois, Patrick Sénécal, est de retour en force. Bien qu'il y ait toujours une multitude de détails qui divergent du livre, ces différences ne font, cette fois, que renforcer le récit. Par exemple, alors que dans le roman, Bérubé décrivait son récit par le biais d'un « journal intime », dans le film, c'est par le biais d'un caméscope qu'il se confie, mais à moindre échelle. Sénécal s'appuyait sur les confessions écrites de ce dernier pour raconter son histoire, mais la réalisation n'aurait été qu'encombrée par cette dimension devenue facultative au cinéma.

Le côté psychologiquement malsain est, quant à lui, très bien mis en forme par le riche scénario, le montage enveloppant et la prestation juste des acteurs. Le personnage de Jacques Beaulieu, joué par Normand d'Amour, est très convaincant dans sa psychose — d'autant plus qu'il conserve ce côté « pseudo-paternel » envers sa victime. Michèle, sa fille, est quant à elle tout aussi sadique et « mauvaise élève » que dans le livre. À propos des personnages de Yannick Bérubé et de Maude Beaulieu, les prestations respectives de Grondin et de Vachon sont irréprochables. Incontestablement, Tessier a véritablement su traduire à l'écran toute l'angoisse qui ressort chez Sénécal.

MAXIME BELLEY

■ Canada [Québec] 96 minutes — Réal. : Éric Tessier — Scén. : Patrick Sénécal, Éric Tessier, d'après le roman éponyme de Patrick Sénécal — Int. : Marc-André Grondin, Normand d'Amour, Sonia Vachon, Mylène St-Sauveur — Dist. : Alliance.



Antoine

Antoine est un petit garçon de cinq, six ans. Un beau petit garçon aux traits asiatiques (ses parents sont vietnamiens). Il est enjoué, fonceur, diablement intelligent, brillant même. Il possède une imagination fertile. Par exemple, il dirige une agence de détectives pour le moment à la recherche de madame Rousky, mystérieusement disparue dans une goutte d'eau. Il conduit une auto. Il lui arrive aussi d'être un animateur radio. Il court et joue avec d'autres enfants. Il partage ses rêves avec Maëlle, une petite copine de son âge. Il fait une liste de ses souvenirs et de ses non-souvenirs. Il sait se servir d'un ordinateur.

Tout cela lui vient spontanément, dirait-on, en tout cas sans cabotinage. Il sait lire et écrire... en braille. Car cet enfant est aveugle. Né cent jours avant terme, il a perdu la vue en incubateur. Ce qui ne l'empêche pas de fréquenter maintenant le secteur régulier d'une école montréalaise. « Mes yeux sont partis, dit-il, au bout de mes doigts, de mon nez, de mes oreilles, de ma bouche. » Et, alors qu'on le croit invincible, voire surhumain, voilà qu'il craque et verse quelques larmes. C'est un petit garçon fragile, comme tous les enfants.

D'origine argentine, Laura Bari réside et enseigne à Montréal depuis une vingtaine d'années. Pédagogue spécialisée en psychopathologie de l'expression, elle œuvre dans le secteur de l'éducation à l'enfance. C'est par son travail qu'elle a découvert Antoine et eu l'idée d'un documentaire créatif. Ne disposant que d'un budget étroit, elle a tout fait dans ce film : scénario, production, image, réalisation.

Cinéaste autodidacte, **Antoine** est son premier long métrage et on peut dire qu'elle a réalisé un coup de maître. « Le film se construit sur deux tableaux narratifs, explique-t-elle : 1) les apprentissages d'Antoine à l'école et 2) ses désirs et son imaginaire. » Ainsi décrit, on pourrait craindre un document scolaire platement pédagogique. Mais le miracle, c'est que le film n'a rien de sec ni de démonstratif. C'est l'émouvant portrait d'un exceptionnel petit garçon, réalisé avec une curiosité attentive et une harmonieuse fluidité. Pour tout dire, un véritable exploit.

FRANCINE LAURENDEAU

■ Canada [Québec] 2008, 82 minutes — Réal. : Laura Bari — Scén. : Laura Bari — Images : Laura Bari — Mont. : Sophie Farkas-Bolla — Dist. : Atopia.



Je l'aimais

Zabou Breitman nous avait ravis avec ses deux premiers films, **Se souvenir des belles choses** et **L'Homme de sa vie**. Quoique différents par leurs sujets, ces récits traitaient déjà de relations troubles et troublées. Elle poursuit en quelque sorte dans cette veine, s'attachant à des personnages désemparés en quête d'amour. Le roman d'Anna Gavalda dont la réalisatrice s'est inspirée s'amorçait sans préambule sur des répliques plongeant le lecteur dans une ambiance fébrile. Et coulait au fil d'un long monologue qui composait l'essentiel de l'œuvre. Ce climat est bien rendu dans le film de Breitman, qui insuffle cependant plus de vie à des personnages secondaires à peine évoqués dans l'œuvre initiale.

Je l'aimais s'ouvre sur le visage défait de Chloé, et se termine sur ce même visage, moins tourmenté, voire serein, tourné vers un paysage calme et silencieux. L'histoire narrée par son beau-père lui aura appris à relativiser sa douleur.

Son mari l'a plaquée, avec ses deux enfants, pour une jeune fille. Le beau-père de Chloé l'emmène dans leur maison de campagne. C'est là que cet homme d'ordinaire taciturne va raconter à sa bru sa vie cachée : une longue liaison passionnée qui mettra en perspective le propre drame de Chloé.

D'une prémisse somme toute banale, Gavalda, puis Breitman ont réussi à tirer une matière substantielle. En le plongeant dans ses souvenirs, heureux ou douloureux, la réalisatrice fait interagir Pierre sur son passé; dans certaines scènes nous le voyons un court moment poursuivre son récit dans le décor même qu'il évoque. Habile transition narrative, qui tempère le contraste entre les jours ensoleillés et la nuit profonde où Pierre revient sur sa vie cachée.

Pas de réelle surprise côté interprétation : Daniel Auteuil et Marie-Josée Croze sont égaux à eux-mêmes, c'est-à-dire excellents. Florence Loiret-Caille, qui joue Chloé, semble avoir un registre plus limité, mais c'est peut-être en raison de la souffrance intérieure du personnage qui interdit une expressivité soutenue.

Le leitmotiv musical de Krishna Lévy, vaguement inspiré d'un air de Brahms, colle parfaitement au charme lancinant de ce film intimiste où amertume et espoir se confondent.

DENIS DESJARDINS

■ France 2009, 112 minutes — **Réal.** : Zabou Breitman — **Scén.** : Zabou Breitman, Agnès de Sacy — **Int.** : Daniel Auteuil, Marie-Josée Croze, Florence Loiret-Caille, Christiane Millet. — **Dist.** : Séville.

Je te mangerais

Pour son premier long métrage, la réalisatrice française Sophie Laloy s'est inspirée de ce qu'elle connaît le mieux : sa propre vie. Ancienne étudiante de piano au Conservatoire de Lyon, Sophie Laloy a vécu en colocation avec une amie d'enfance. L'expérience s'est mal déroulée et a suffisamment marqué la jeune femme pour qu'elle réalise un film sur le sujet, **Je te mangerais**. Marie est acceptée comme étudiante en piano au conservatoire. Elle quitte sa famille et emménage à Lyon avec son amie d'enfance Emma, étudiante en médecine. Celle-ci vit seule dans un grand appartement. Entre ses amourettes avec Sami et les tentatives de séduction de la belle et fascinante Emma, Marie ne sait plus qui elle est réellement. Serait-elle attirée par les hommes ou les femmes ?

Sorte de croisement entre **Single White Female** de Barbet Schroeder et **La Tourneuse de pages** de Denis Dercourt, **Je te mangerais** est un huis clos oppressant. L'appartement sombre, où dominent les teintes de rouge (murs, robes, cuisine), illustre à merveille la prison dans laquelle se retrouve la pianiste. Sophie Laloy joue aussi sur les contrastes entre les deux filles. Avec son chignon blond rappelant les héroïnes d'Hitchcock, Emma semble froide mais se révèle sensible. À l'opposé, Marie, tout en sensualité, est celle qui ne peut aimer, trop prise émotivement par sa passion pour le piano. La musique, qui occupe évidemment une large place dans le film, propose de très belles pièces de Bach, Ravel et surtout ce fameux *Carnaval* de Schumann que Marie joue avec tant de passion.

À cet égard, il est heureux de constater que la réalisatrice a eu la bonne idée de faire appel à une actrice qui joue réellement du piano. Côté interprétation, les deux actrices offrent des prestations remarquables. Pour ses débuts au cinéma, Judith Davis laisse entrevoir un talent prometteur. Isild Le Besco incarne quant à elle à merveille la descente aux enfers d'une jeune femme aux prises avec une passion destructrice. Un seul bémol en terminant : le côté un peu trop prévisible de la finale.

CATHERINE SCHLAGER

■ France 2009, 96 minutes — **Réal.** : Sophie Laloy — **Scén.** : Sophie Laloy et Jean-Luc Gaget — **Int.** : Judith Davis, Isild Le Besco, Johan Libéreau, Édith Scob — **Dist.** : K-Films Amérique.



Ponyo

On doit des films magnifiques à Miyasaki : **Princesse Mononoké** (2000), **Le Voyage de Chihiro** (2002), **Le Château ambulant** (2005). Il réalise depuis plus d'une trentaine d'années des animations de qualité qui ont su nous réconcilier avec le style japonais et offrir aux enfants des images originales. Maintes fois primées, ses œuvres font le délice du public.

La rencontre d'un petit garçon, Sosuke, et d'un poisson rouge, Ponyo, nous entraîne dans une aventure magique où la mer est menacée d'un désastre écologique. L'enfant aquatique rêve de redevenir humaine et c'est par l'amour de Sosuke qu'elle y parviendra. Adaptation libre du conte *La Petite Sirène* d'Hans Christian Andersen, l'histoire de **Ponyo** est ponctuée de scènes psychédélics où le monde sous-marin est représenté comme le dernier eldorado. On fait bien peu de place aux personnages masculins dans ce film. Sosuke vit la plupart du temps avec Lisa, sa mère, et il ne communique avec son père marin que par une radio ou en morse avec une lampe. Le seul personnage d'homme que l'on voit régulièrement est le troublant Fujimoto, le père de Ponyo. C'est par l'intervention de la reine de la mer que le calme reviendra sur les côtes et que la menace de tsunami sera levée.

Les personnages de dessins animés traditionnels évoluent dans des décors peints à l'aquarelle et rehaussés de touches de crayons de couleur. L'ensemble donne une atmosphère classique, mais le film semble vieillot dans son esthétique. Le réalisateur met l'accent sur le message dans ce film plus enfantin. Miyasaki a fait confiance pour la neuvième fois au compositeur Joe Hisaishi. Il signe une musique aux accents classiques. Le son est en concordance avec le visuel et la trame sonore reste dans les repères connus. On ne révolutionne pas le genre, mais le tout est très efficace.

On raconte que c'est John Lasseter de chez Pixar qui, grand admirateur et ami de Miyazaki, s'est occupé d'adapter le film pour le marché américain. C'est donc Disney qui sort le film deux ans après sa production. Pour notre plus grand plaisir, mieux vaut tard que jamais.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **GAKE NU UE NO PONYO** — Japon 2007, 100 minutes — **Réal.**: Hayao Miyasaki — **Scén.**: Hayao Miyasaki — **Mus.**: Joe Hisaishi — **Voix**: Yuria Nara (Ponyo), Hiroki Doi (Sosuke), Tomoko Yamaguchi (Lisa), Kuzushige Nagashima (Koichi), George Tokoro (Fujimoto), Kazuko Yoshiyuki (Toki) — **Dist.**: Equinoxe.

La Théorie du tout

S'il est des sujets qui se trouvent sur toutes les tribunes, c'est bien l'environnement, ce maître mot du 21^e siècle. Règle générale, lorsqu'on s'y intéresse c'est sous un angle particulier : le chroniqueur parlera du recyclage; le reporter, de la coupe forestière ou de la pollution des lacs; le scientifique, du réchauffement climatique. Quel angle peut être celui de l'artiste-documentariste ? La réponse de Céline Baril, **La Théorie du tout**, est très séduisante. Dans son dernier film, elle se permet de demeurer à distance des problèmes spécifiques pour ramener à l'avant-plan le problème d'ensemble, c'est-à-dire l'écologie. Elle s'affranchit de la nécessité de spécifier un objet et en embrasse plusieurs. Cela lui permet de mettre en lumière les relations à la base de l'écologie : relations entre les milieux naturels et les êtres vivants; entre les êtres vivants et les autres organismes. Il en résulte une œuvre poétique et réfléchie faite d'observations et de rencontres.

À première vue, sa « théorie du tout » n'a ni l'apparence d'une théorie, ni celle d'un tout. Entre autres, parce que la cinéaste préfère une approche empirique à une approche scientifique. Elle ne tente pas d'expliquer l'écologie, mais de la comprendre en allant à la rencontre de protagonistes qui ont un savoir construit à partir de l'expérience d'un milieu. Maire, mineur, fermière, musicien, trappeur, sont quelques-uns de ses éléments qui composent l'ensemble, ensemble qui, par ailleurs, ne sera jamais totalement dépeint. Et c'est parce que chacune des rencontres et des histoires revêt un caractère partiel que nous sommes tentés de chercher un ensemble plus grand auquel les associer. La théorie du tout, c'est peut-être de comprendre que les parties sont interreliées et qu'aucune d'entre elles ne doit être négligée.

Devant ces plans faits de noirs et de blancs superbement cadrés par Julien Fontaine, nous pensons à Andreï Tarkovski qui affirmait qu'il était impossible de percevoir l'univers dans sa totalité, mais que l'image, elle, pouvait exprimer cette totalité. En substituant à la quête métaphysique une recherche écologique, c'est un peu cette idée qui ressort de l'essai documentaire de Céline Baril.

DOMINIC BOUCHARD

■ **Canada [Québec] 2009, 78 minutes — Réal.**: Céline Baril — **Scén.**: Céline Baril — **Dist.**: F3M.



Whip It

Il n'y a pas beaucoup d'erreurs typiques des premiers films dans **Whip It**, premier long métrage de Drew Barrymore derrière la caméra. Pas de découpage à outrance, un rythme plutôt équilibré et bien dosé, une bonne direction d'acteurs, des images bien pensées et bien cadrées, un montage harmonieux et fluide, bref, tout ce qu'il faut pour faire un bon petit film qui se tient sans trop casser la baraque, ni trop ambitieux, ni trop maladroit, avec juste ce qu'il faut de subversion bon enfant pour plaire au grand public. Même les scènes d'action, puisqu'il faut bien qualifier ainsi les scènes de *roller derby* avec leurs tours de piste échevelés et leurs brutales échauffourées, sont étonnamment bien construites et crédibles.

Peut-être que cette facilité indéniable pour la jeune actrice à manier les facettes du travail de mise en scène lui vient de plus de trente années passées devant la caméra? Peut-être a-t-elle absorbé le métier en une sorte d'osmose au fil des ans et des rencontres avec les réalisateurs les plus divers? Bref, Barrymore peut être fière d'une assez jolie réussite à la réalisation.

En fait, le problème de **Whip It** se situe ailleurs, soit dans son scénario qu'on aurait souhaité moins conventionnel. On reste sur notre faim et on se surprend à vouloir que tous les fils du récit aient été bouclés de façon moins propre. À regarder Bliss, cette jeune fille en mal d'émancipation, vivre des émotions qui la font grandir en bousculant son entourage, on ne peut s'empêcher de penser à une foule d'autres jeunes gens traversant des périodes semblables dans une foule d'autres films explorant le passage à l'âge adulte au cinéma américain.

La dernière en lice, Juno, aurait d'ailleurs pu être sa cousine — sinon sa sœur jumelle (merci Ellen Page)! Et on se dit que, finalement, mis à part cet univers fort amusant du *roller derby*, inédit chez nous, **Whip It** n'apporte pas grand-chose de neuf à une histoire que l'on a déjà vue bien souvent.

CLAIRE VALADE

■ États-Unis 2009, 111 minutes — Réal. : Drew Barrymore — Scén. : Shauna Cross, d'après son roman *Derby Girl* — Int. : Ellen Page, Marcia Gay Harden, Daniel Stern, Kristen Wiig, Juliette Lewis, Drew Barrymore — Dist. : Fox.



Zombieland

Comment serait la vie si 99,99% de notre entourage se transformait subitement en zombies affamés de chair humaine, si tendre et délectable à leurs yeux? Un des meilleurs moyens de se préparer à cette éventualité est de regarder **Zombieland**, une comédie d'action très bien mise en œuvre par un quasi-inconnu du grand écran.

Le film nous fait suivre les périples de Columbus dans ce monde en ruine que sont les U.S.Z. (United States of Zombieland). Ce dernier ne veut que notre bien en nous enseignant les règles de base pour survivre en cas de pandémie majeure. Règle numéro 1 : avoir un bon cardio, car, en période de carence alimentaire, les zombies peuvent être rapides; règle numéro 2 : avoir un fusil et ne pas hésiter à donner un deuxième coup dans leur cerveau; règle numéro 3 : il faut prendre garde aux toilettes, car les morts-vivants savent nous prendre les culottes baissées; règle numéro 4 : attacher sa ceinture de sécurité, puisqu'à l'exemple de ce que nous voyons à l'écran, la randonnée peut se faire très intense. Le nombre de règles augmentera jusqu'à la fin du film. Cette façon comique de nous présenter le guide de survie en cas de zombification de notre société contribue fortement à l'originalité du récit. À chaque fois qu'une règle sera appliquée, une mention écrite nous le fera remarquer de façon peu subtile.

Depuis l'introduction très troublante nous montrant différentes attaques de zombies au ralenti, jusqu'à la résistance finale dans un parc d'attractions, il est très difficile de décrocher du récit. Les personnages très caricaturaux aident à cette immersion. Aussi, l'apparition de Bill Murray, survivant de l'apocalypse dans son propre rôle, sera un des moments forts du film.

Très humoristique et possédant une légère touche de romance, le réalisateur n'hésite pas à placer maintes parenthèses et flashes-back originaux dans son montage, entrecoupant ainsi le récit des quatre protagonistes au profit d'une certaine profondeur. Après **Shawn of the Dead**, **Zombieland** est certainement la meilleure « *RomZomCom* » (romantic zombie comedy) que l'on peut se procurer. ☺

MAXIME BELLEY

■ États-Unis 2009, 80 minutes — Réal. : Ruben Fleischer — Scén. : Rhett Reese, Paul Wernick — Int. : Jesse Eisenberg, Woody Harrelson, Emma Stone, Abigail Breslin — Dist. : Columbia.